

biblio



lycée

Les Misérables

Victor Hugo

hachette



bibliolycée

Les Misérables

Victor Hugo

Notes, questionnaires et synthèses
par Charlotte LEROUGE,
agrégée de Lettres classiques,
ancienne élève de l'École normale supérieure

Conseiller éditorial : Romain LANCREY-JAVAL

Texte conforme à l'édition originale de 1862.

Sommaire

Présentation	5
--------------------	---

Les Misérables (extraits)

PREMIÈRE PARTIE : Fantine

Livre deuxième – La chute

I. Le soir d'un jour de marche	9
II. La prudence conseillée à la sagesse	24
III. Héroïsme de l'obéissance passive	29
V. Tranquillité	37
VI. Jean Valjean	39
VII. Le dedans du désespoir	45
VIII. L'onde et l'ombre	55
IX. Nouveaux griefs	57
X. L'homme réveillé	59
XI. Ce qu'il fait	62
XII. L'évêque travaille	67
XIII. Petit-Gervais	71

Questionnaires, groupement de textes et lecture d'image

« Un homme à la mer ! »	83
-------------------------------	----

Dénoncer l'injustice	85
----------------------------	----

Document : Honoré Daumier, lithographie (1845)	89
---	----

Livre cinquième – La descente

VIII. Madame Victurnien dépense trente-cinq francs pour la morale	92
IX. Succès de madame Victurnien	96
X. Suite du succès	99
XI. <i>Christus nos liberavit</i>	105
XII. Le désœuvrement de M. Bamatabois	107
XIII. Solution de quelques questions de police municipale	110

Questionnaires, groupement de textes et lecture d'image

Le martyr de Fantine	123
----------------------------	-----

Peindre la misère	125
-------------------------	-----

Document : Théophile Alexandre Steinlen, <i>Le Locataire</i> (1913)	128
--	-----

DEUXIÈME PARTIE : Cosette

Livre troisième – Accomplissement de la promesse faite à la morte

II. Deux portraits complétés	131
III. Il faut du vin aux hommes et de l'eau aux chevaux	139
IV. Entrée en scène d'une poupée	143
V. La petite toute seule	145
VII. Cosette côte à côte dans l'ombre avec l'inconnu	151
VIII. Désagrément de recevoir chez soi un pauvre qui est peut-être un riche	155
IX. Thénardier à la manœuvre	175

ISBN 978-2-01-160667-9

© Hachette Livre, 2004, 43 quai de Grenelle, 75905 Paris Cedex 15.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.

<i>Questionnaires, groupement de textes et lecture d'image</i>	
Une rencontre miraculeuse	185
L'enfance maltraitée	187
TROISIÈME PARTIE : Marius	
Livre sixième – La conjonction de deux étoiles	
I. Le sobriquet : mode de formation des noms de famille	192
II. <i>Lux facta est</i>	196
III. Effet de printemps	199
IV. Commencement d'une grande maladie	202
<i>Questionnaires, groupement de textes et lecture d'image</i>	
« ... leurs deux regards se rencontrèrent... »	206
Le récit de rencontre	208
QUATRIÈME PARTIE : L'idylle rue Plumet et l'épopée rue Saint-Denis	
Livre sixième – Le petit Gavroche	
I. Méchante espièglerie du vent	213
II. Où le petit Gavroche tire parti de Napoléon le Grand	218
CINQUIÈME PARTIE : Jean Valjean	
Livre premier – La guerre entre quatre murs	
XV. Gavroche dehors	243
<i>Questionnaires, groupement de textes et lecture d'image</i>	
La mort de Gavroche	250
Le XIX ^e siècle et l'agitation révolutionnaire	252
Document : Eugène Delacroix, <i>La Liberté guidant le peuple</i> (1831)	253
Livre troisième – La boue, mais l'âme	
IX. Marius fait l'effet d'être mort à quelqu'un qui s'y connaît	258
X. Rentrée de l'enfant prodigue de sa vie	263
XI. Ébranlement dans l'absolu	266
Livre neuvième – Suprême ombre, suprême aurore	
V. Nuit derrière laquelle il y a du jour	269
VI. L'herbe cache et la pluie efface	283
<i>Questionnaires, groupement de textes et lecture d'image</i>	
La mort de Jean Valjean	285
Faire mourir son personnage principal	288
Les <i>Misérables</i> : bilan de première lecture	293
Dossier Bibliolycée	
Victor Hugo, la légende d'un siècle (biographie)	296
De la monarchie à l'Empire (contexte)	303
Victor Hugo en son temps (chronologie)	308
Structure des <i>Misérables</i>	315
Les <i>Misérables</i> : genèse, sources et circonstances de publication	322
Les <i>Misérables</i> , un roman multiforme (genre et registres)	326
Les <i>Misérables</i> entre romantisme et réalisme (le courant littéraire) ...	331
Annexes	
Lexique d'analyse littéraire	334
Bibliographie, filmographie	337
Table des matières de l'œuvre complète des <i>Misérables</i>	340

**Victor Hugo, photographie de Nadar
prise à Guernesey vers 1860.**



PRÉSENTATION

Tout le monde connaît *Les Misérables*. Il n'est peut-être pas de roman dont les personnages principaux soient aussi familiers au public français, qu'il s'agisse de Cosette, de Gavroche ou du mystérieux Jean Valjean. Et pourtant... qui a lu *Les Misérables* ? Qui s'attaque encore à la lecture de ce monument ? Peu de gens, peu de jeunes surtout. Le livre est trop gros, trop impressionnant peut-être ; on le soupçonne en outre d'être un peu mièvre : un ouvrage qui a connu un tel succès populaire lors de sa parution, en 1862, qui a été si souvent adapté, et qui circule dans le monde sous la forme d'une comédie musicale depuis 1980, vaut-il vraiment la peine d'être lu ? L'édition présente voudrait prouver au jeune lecteur que la réponse à cette question ne saurait être qu'affirmative. *Les Misérables* sont, certes, un roman populaire, dans lequel Hugo parvient à maintenir le lecteur en haleine à travers de multiples rebondissement. *Les Misérables* ne se limitent pourtant pas à cet aspect. La rédaction de l'ouvrage s'étend sur deux périodes : les années 1845-1848 d'abord, les années 1860-1862



**Cosette (photo tirée du film
Les Misérables, 1957).**

Présentation

ensuite. Victor Hugo, en 1845, avait pour intention première de dénoncer la misère qui régnait dans certaines couches sociales de la France de l'époque. Lorsqu'il reprend la rédaction de son ouvrage en 1860, ce farouche opposant de Napoléon III est en exil depuis bientôt dix ans ; il se croit atteint d'une grave maladie et pense que sa fin est proche. Dans ce contexte, *Les Misérables* apparaissent à l'auteur comme un livre-testament, comme l'œuvre dans laquelle il va pouvoir réunir tout ce qui lui tient à cœur, avant de disparaître. « Maintenant, je peux mourir », déclare-t-il d'ailleurs une fois le roman achevé. On comprend alors que, du roman « social » de 1845, on est passé à une œuvre essentielle pour l'auteur, une œuvre à laquelle il cherche à donner une portée universelle. L'histoire du forçat Jean Valjean, qui sauve la petite Cosette des griffes des Thénardier et lui permet d'accéder au bonheur, l'histoire de Fantine, la mère-martyre, celle de Gavroche, qui meurt en chantant sur la barricade, toutes ces histoires sont devenues, pour Hugo, un moyen de mener une réflexion sur la condition humaine dépassant très largement les objectifs initiaux du roman. Si le roman touche tellement le lecteur, aujourd'hui comme en 1862, c'est donc, sans aucun doute, parce qu'il offre une peinture inoubliable de la pauvreté, notamment de la pauvreté infantine ; c'est aussi, probablement, parce qu'il s'adresse à ce qu'il y a de plus profondément humain en nous. Ce choix d'extraits a pour ambition de permettre au lycéen d'approcher une œuvre colossale... et devrait lui donner envie, rapidement, d'en entreprendre la lecture complète !



Les Misérables

Victor Hugo

Nota bene

Le choix des extraits, dans cette édition des *Misérables*, a été dicté par une double exigence : présenter les passages de l'œuvre qui nous semblent les plus significatifs, et faire lire au lycéen du Victor Hugo. Pour cette raison, nous avons préféré faire figurer quelques longs extraits de l'œuvre reliés par des paragraphes de résumé – ce qui nous a contraints à laisser complètement de côté certains des aspects d'une intrigue très complexe – plutôt que de proposer une version condensée du roman dans laquelle tous les aspects de l'intrigue apparaîtraient en raccourci. Ce choix nous a paru d'autant plus pertinent que la collection des Classiques Hachette propose déjà une excellente version condensée des *Misérables*.

Tant qu'il existera, par le fait des lois et des mœurs, une damnation sociale créant artificiellement, en pleine civilisation, des enfers, et compliquant d'une fatalité humaine la destinée qui est divine ; tant que les trois problèmes du siècle, la dégradation de l'homme par le prolétariat, la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie de l'enfant par la nuit, ne seront pas résolus ; tant que, dans de certaines régions, l'asphyxie sociale sera possible ; en d'autres termes, et à un point de vue plus étendu encore, tant qu'il y aura sur la terre ignorance et misère, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles.

Hauteville-House, 1^{er} janvier 1862.



Première partie

Fantine

Livre deuxième – La chute

I. Le soir d'un jour de marche

Dans les premiers jours du mois d'octobre 1815, une heure environ avant le coucher du soleil, un homme qui voyageait à pied entra dans la petite ville de Digne. Les rares habitants qui se trouvaient en ce moment à leurs fenêtres ou sur le seuil de leurs maisons regardaient ce voyageur avec une sorte d'inquiétude. Il était difficile de rencontrer un passant d'un aspect plus misérable. C'était un homme de moyenne taille, trapu et robuste, dans la force de l'âge. Il pouvait avoir quarante-six ou quarante-huit ans. Une casquette à visière de cuir rabattue cachait en partie son visage brûlé par le soleil et le hâle et ruisselant de sueur. Sa chemise de grosse toile jaune, rattachée au col par une petite ancre d'argent, laissait voir sa poitrine velue ; il avait une cravate tordue en corde, un pantalon de coutil¹ bleu

note

1. coutil : toile serrée.

15 usé et râpé, blanc à un genou, troué à l'autre, une vieille blouse grise en haillons, rapiécée à l'un des coudes d'un morceau de drap vert cousu avec de la ficelle, sur le dos un sac de soldat fort plein, bien bouclé et tout neuf, à la main un énorme bâton noueux, les pieds sans bas dans des souliers ferrés, la tête tondue et la barbe longue.

20 La sueur, la chaleur, le voyage à pied, la poussière, ajoutaient je ne sais quoi de sordide à cet ensemble délabré¹.

Les cheveux étaient ras, et pourtant hérissés ; car ils commençaient à pousser un peu, et semblaient n'avoir pas été coupés depuis quelque temps.

25 Personne ne le connaissait. Ce n'était évidemment qu'un passant. D'où venait-il ? Du midi. Des bords de la mer peut-être. Car il faisait son entrée dans Digne par la même rue qui sept mois auparavant avait vu passer l'empereur Napoléon allant de Cannes à Paris². Cet homme avait dû marcher tout le jour. Il paraissait très fatigué. Des femmes de l'ancien bourg qui est au
30 bas de la ville l'avaient vu s'arrêter sous les arbres du boulevard Gassendi et boire à la fontaine qui est à l'extrémité de la promenade. Il fallait qu'il eût bien soif, car des enfants qui le suivaient le virent encore s'arrêter et boire, deux cents pas plus
35 loin, à la fontaine de la place du marché.

Arrivé au coin de la rue Poichevert, il tourna à gauche et se dirigea vers la mairie. Il y entra ; puis sortit un quart d'heure après. Un gendarme était assis près de la porte sur le banc de pierre où le général Drouot³ monta le 4 mars pour lire à la foule

notes

1. **délabré** : usé, en mauvais état.

2. Napoléon I^{er}, exilé sur l'île d'Elbe en 1814, décide de rentrer en France en mars 1815 ; il débarque dans le sud du pays, à Golfe-Juan, et marche triomphalement sur Paris. Il ne reste cependant au pouvoir que cent jours (ce que l'on appelle les Cent-Jours).

3. **Drouot** : un général de Napoléon ; il l'accompagna sur l'île d'Elbe, puis lors des Cent-Jours.

40 effarée¹ des habitants de Digne la proclamation du golfe Juan. L'homme ôta sa casquette et salua humblement le gendarme.

Le gendarme, sans répondre à son salut, le regarda avec attention, le suivit quelque temps des yeux, puis entra dans la maison de ville².

45 Il y avait alors à Digne une belle auberge à l'enseigne de *la Croix-de-Colbas*. Cette auberge avait pour hôtelier un nommé Jacquin Labarre, homme considéré dans la ville pour sa parenté avec un autre Labarre, qui tenait à Grenoble l'auberge des *Trois-Dauphins* et qui avait servi dans les guides. Lors du débarque-
50 ment de l'empereur, beaucoup de bruits avaient couru dans le pays sur cette auberge des *Trois-Dauphins*. On contait que le général Bertrand³, déguisé en charretier, y avait fait de fréquents voyages au mois de janvier, et qu'il avait distribué des croix d'honneur à des soldats et des poignées de napoléons⁴ à des
55 bourgeois. La réalité est que l'empereur, entré dans Grenoble, avait refusé de s'installer à l'hôtel de la préfecture ; il avait remercié le maire en disant : *Je vais chez un brave homme que je connais*, et il était allé aux *Trois-Dauphins*. Cette gloire du Labarre des *Trois-Dauphins* se reflétait à vingt-cinq lieues de distance jusque
60 sur le Labarre de *la Croix-de-Colbas*. On disait de lui dans la ville : *C'est le cousin de celui de Grenoble*.

L'homme se dirigea vers cette auberge, qui était la meilleure du pays. Il entra dans la cuisine, laquelle s'ouvrait de plain-pied sur la rue. Tous les fourneaux étaient allumés ; un grand feu
65 flambait gaîment dans la cheminée. L'hôte, qui était en même temps le chef, allait de l'âtre⁵ aux casseroles, fort occupé et surveillant un excellent dîner destiné à des rouliers⁶ qu'on entendait

notes

1. effarée : à la fois effrayée et stupéfaite.
2. la maison de ville : la mairie.
3. le général Bertrand : un des compagnons les plus fidèles de Napoléon.

4. napoléon : pièce à l'effigie de Napoléon, qui avait cours à cette époque.

5. âtre : cheminée.

6. roulier : voiturier qui transporte des marchandises sur un chariot.

rire et parler à grand bruit dans une salle voisine. Quiconque a voyagé sait que personne ne fait meilleure chère que les rouliers.

70 Une marmotte grasse, flanquée de perdrix blanches et de coqs de bruyère, tournait sur une longue broche devant le feu ; sur les fourneaux cuisaient deux grosses carpes du lac de Lauzet et une truite du lac d'Alloz.

L'hôte, entendant la porte s'ouvrir et entrer un nouveau venu, dit sans lever les yeux de ses fourneaux :

– Que veut monsieur ?

– Manger et coucher, dit l'homme.

– Rien de plus facile, reprit l'hôte. En ce moment il tourna la tête, embrassa d'un coup d'œil tout l'ensemble du voyageur, et
80 ajouta : En payant.

L'homme tira une grosse bourse de cuir de la poche de sa blouse et répondit :

– J'ai de l'argent.

– En ce cas on est à vous, dit l'hôte.

85 L'homme remit sa bourse en poche, se déchargea de son sac, le posa à terre près de la porte, garda son bâton à la main, et alla s'asseoir sur une escabelle¹ basse près du feu. Digne est dans la montagne. Les soirées d'octobre y sont froides.

Cependant, tout en allant et venant, l'hôte considérait le voyageur.

90 – Dîne-t-on bientôt ? dit l'homme.

– Tout à l'heure, dit l'hôte.

Pendant que le nouveau venu se chauffait, le dos tourné, le digne aubergiste Jacquin Labarre tira un crayon de sa poche, puis
95 il déchira le coin d'un vieux journal qui traînait sur une petite table près de la fenêtre. Sur la marge blanche il écrivit une ligne ou deux, plia sans cacheter et remit ce chiffon de papier à un enfant qui paraissait lui servir tout à la fois de marmiton² et

notes

1. escabelle : escabeau.

2. marmiton : aide-cuisinier.

Première partie – Livre deuxième – Chapitre 1

de laquais¹. L'aubergiste dit un mot à l'oreille du marmiton, et l'enfant partit en courant dans la direction de la mairie.

Le voyageur n'avait rien vu de tout cela.

Il demanda encore une fois : – Dîne-t-on bientôt ?

– Tout à l'heure, dit l'hôte.

L'enfant revint. Il rapportait le papier. L'hôte le déplia avec empressement, comme quelqu'un qui attend une réponse. Il parut lire attentivement, puis hocha la tête, et resta un moment pensif. Enfin, il fit un pas vers le voyageur qui semblait plongé dans des réflexions peu sereines.

– Monsieur, dit-il, je ne puis vous recevoir.

L'homme se dressa à demi sur son séant.

– Comment ! avez-vous peur que je ne paye pas ? voulez-vous que je paye d'avance ? J'ai de l'argent, vous dis-je.

– Ce n'est pas cela.

– Quoi donc ?

– Vous avez de l'argent...

– Oui, dit l'homme.

– Et moi, dit l'hôte, je n'ai pas de chambre.

L'homme reprit tranquillement : – Mettez-moi à l'écurie.

– Je ne puis.

– Pourquoi ?

– Les chevaux prennent toute la place.

– Eh bien, repartit l'homme, un coin dans le grenier. Une botte de paille. Nous verrons cela après dîner.

– Je ne puis vous donner à dîner.

Cette déclaration, faite d'un ton mesuré, mais ferme, parut grave à l'étranger. Il se leva.

– Ah bah ! mais je meurs de faim, moi. J'ai marché dès le soleil levé. J'ai fait douze lieues². Je paye. Je veux manger.

notes

1. laquais : valet.

2. une lieue : équivalait à peu près à 4 kilomètres.

– Je n’ai rien, dit l’hôte.

130 L’homme éclata de rire et se tourna vers la cheminée et les fourneaux.

– Rien ! et tout cela ?

– Tout cela m’est retenu.

– Par qui ?

135 – Par ces messieurs les rouliers.

– Combien sont-ils ?

– Douze.

– Il y a là à manger pour vingt.

– Ils ont tout retenu et tout payé d’avance.

140 L’homme se rassit et dit sans hausser la voix :

– Je suis à l’auberge, j’ai faim, et je reste.

L’hôte alors se pencha à son oreille, et lui dit d’un accent qui le fit tressaillir : – Allez-vous-en.

145 Le voyageur était courbé en cet instant et poussait quelques braises dans le feu avec le bout ferré de son bâton, il se retourna vivement, et, comme il ouvrait la bouche pour répliquer, l’hôte le regarda fixement et ajouta toujours à voix basse : – Tenez, assez de paroles comme cela. Voulez-vous que je vous dise votre nom ? Vous vous appelez Jean Valjean. Maintenant voulez-vous que je vous dise qui vous êtes ? En vous voyant entrer, je me suis douté de quelque chose, j’ai envoyé à la mairie, et voici ce qu’on m’a répondu. Savez-vous lire ?

150 En parlant ainsi il tendait à l’étranger, tout déplié, le papier qui venait de voyager de l’auberge à la mairie et de la mairie à l’auberge. L’homme y jeta un regard. L’aubergiste reprit après un silence :

– J’ai l’habitude d’être poli avec tout le monde. Allez-vous-en.

L’homme baissa la tête, ramassa le sac qu’il avait déposé à terre, et s’en alla.

160 Il prit la grande rue. Il marchait devant lui au hasard, rasant de près les maisons, comme un homme humilié et triste. Il ne se retourna pas une seule fois. S’il s’était retourné, il aurait vu

l'aubergiste de *la Croix-de-Colbas* sur le seuil de sa porte, entouré de tous les voyageurs de son auberge et de tous les passants de la rue, parlant vivement et le désignant du doigt, et, aux regards de
165 défiance¹ et d'effroi du groupe, il aurait deviné qu'avant peu son arrivée serait l'événement de toute la ville.

Il ne vit rien de tout cela. Les gens accablés ne regardent pas derrière eux. Ils ne savent que trop que le mauvais sort les suit.

170 Il chemina ainsi quelque temps, marchant toujours, allant à l'aventure par des rues qu'il ne connaissait pas, oubliant la fatigue, comme cela arrive dans la tristesse. Tout à coup il sentit vivement la faim. La nuit approchait. Il regarda autour de lui pour voir s'il ne découvrirait pas quelque gîte.

175 La belle hôtellerie s'était fermée pour lui ; il cherchait quelque cabaret bien humble, quelque bouge² bien pauvre.

Précisément une lumière s'allumait au bout de la rue ; une branche de pin, pendue à une potence en fer, se dessinait sur le ciel blanc du crépuscule. Il y alla.

180 C'était en effet un cabaret³. Le cabaret qui est dans la rue de Chaffaut.

Le voyageur s'arrêta un moment, et regarda par la vitre l'intérieur de la salle basse du cabaret, éclairée par une petite lampe sur une table et par un grand feu dans la cheminée. Quelques
185 hommes y buvaient. L'hôte se chauffait. La flamme faisait bruire une marmite de fer accrochée à une crémaillère⁴.

On entre dans ce cabaret, qui est aussi une espèce d'auberge, par deux portes. L'une donne sur la rue, l'autre s'ouvre sur une petite cour pleine de fumier.

notes

1. **défiance** : crainte, méfiance.

2. **bouge** : logement misérable et malpropre.

3. **cabaret** : café.

4. **crémaillère** : tige de fer que l'on place dans la cheminée, pour y suspendre des marmites.